NOUVELLE-ORLÉANS, 1er JUILLET 1900.

Livraison 4ème. 7e SÉRIE. Tome I

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :

IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES

1900.

Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1900.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 11 Mai 1900.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Alcée Fortier, Edgar Grima, Ferdinand E. Larue, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen.

A huit heures la séance est ouverte.

Le Secrétaire présente son rapport au sujet des conférences de M. Henri de Régnier et, sur motion dûment secondée et adoptée, il est décidé que le déficit soit payé de la caisse de l'Athénée.

A neuf heures l'ajournement est prononcé.

La Chanson à travers les Siècles.

PAR MADAME AIMÉE BEUGNOT.

Fille aimable de la folie,
La Chanson naquit parmi nous,
Souple et légère elle se plie
Au ton des sages et des fous.
—BERNIS.

C'était une froide nuit d'hiver, en dehors la neige par sa blancheur donnait une clarté aux ténèbres, la bise sifflait à travers les arbres chargés de givre ; au-dedans le foyer incandescent répandait une douce chaleur, tandis que la lampe, compagne fidèle de mes travaux nocturnes, jetait sa douce lueur sur ma modeste chambre d'étudiant. Repoussant le manuscrit à peine commencé, je me mis à rêver et les gracieuses lignes de Bernis passèrent à travers mon cerveau— comme une vapeur légère ondule dans un ciel serein.

Soudain, un éclat de rire perlé, exquis, partit comme une fusée tout près de moi et j'aperçus un être étrange, fantastique, charmant dont le regard clair et rapide sembla traverser comme une épée mes sens interdits.

Cette apparition vaporeuse paraissait comme suspendue dans l'air avec lequel se confondaient ses contours indécis. Un vêtement souple, irisé de mille teintes opalines tombait jusqu'à mi-jambe et laissait apercevoir un petit pied coquet ; d'une main elle tenait une coupe de cristal où pétillait une liqueur enivrante, de l'autre elle agitait une marotte ornée de grelots argentins. Elle était antique sans être vieille, ses cheveux d'or pâle éclairaient un front poli comme de l'ivoire, ses petits yeux vifs brillaient tour à tour d'une douce gaieté ou

d'une effronterie malicieuse. Une couronne de fleurs entourait sa tête fine.

Je la contemplais avec un étonnement mêlé de stupeur.

" Eh quoi ! " dit-elle, et sa voix résonna délicieuse et pure, " tu trembles devant la créature évoquée par ta pensée. Telle que tu me vois je n'existe que dans les replis de ton cerveau. Je suis l'esprit de la chanson, tu n'es pas le premier auquel j'apparaisse. Anacréon m'a connue ainsi que le divin Horace et j'ai traversé légère et subtile les siècles pesants devant qui tout mortel doit disparaître.

Quoiqu'en dise ta chanson, je n'ai jamais appartenu aux sages, une aimable folie est l'essence de mon être ; je suis vive, badine, aimable, gracieuse, effrontée, folâtre, bouffonne, tendre, amoureuse, pastorale, champêtre, naïve, triste, plaintive, anacréontique,.... enfin tout ce que tu voudras, mais sage, fi donc ! Je laisse cela aux chants solennels, aux noëls, aux hymnes.

On me retrouve sous tous les climats, j'inspire, je console les humbles, les pauvres, ceux que l'or et les plaisirs délaissent. Ecoute cette jeune mère qui, sur les bords glacés de la Finlande, murmure tendrement une berceuse à l'enfant qui s'endort."

Les murs de ma chambre s'écroulèrent et je fus transporté dans les sombres solitudes du Nord ; près d'un berceau une jeune femme soupirait ces stances que je compris grâce à la magie de mon guide.

CHANSON FINLANDAISE.

Dors, petit oiseau de la prairie, dors doucement joli petit rouge-gorge,

Dieu t'éveillera quand il en sera temps.

Le sommeil est à la porte et dit :

N'y a-t-il pas ici un doux enfant qui voudrait dormir ? Un petit enfant enveloppé dans ses langes ? Un bel enfant qui repose dans sa couverture de laine ?

Dors, petit enfant de la prairie, dors doucement joli petit rouge-gorge.

Le gracieux mirage s'évanouit et comme par enchantement les plaines fertiles de la Touraine ondulèrent sous mes yeux, le soleil se couchait dans un lit de pourpre et d'or tandis que sur la route un bon fermier chantait, en ramenant ses bœufs à l'étable, des couplets rustiques.

CHANSON DU FERMIER.

Hé !
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons, ferme à l'housteau, (au logis)
Vous aurez du r'nouveau, (du regain)
L'Bon Dieu aime les chrétiens.
Le blé a grainé ben !
Les gens auront du pain !
Mes mignons c'est vot'gain !
Nos femmes vont ben chanter,
Et les enfants s'ront gais.
Hé !
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons, ferme à l'housteau,
Vous aurez du r'nouveau !

Il y a loin des bords de la Loire aux rives du Sca-

mandre, plus loin encore de nos jours prosaïques au siècle de Périclès, et pourtant voilà une salle de festin richement ornée, autour d'une table chargée de mets délicats sont étendus de joyeux convives, leurs fronts sont couronnés de roses, leurs cheveux sont pailletés d'or. A leur tête préside le divin Anacréon, il élève une coupe d'or pleine de Falerne et chante ainsi accompagné par les sons d'un luth qui résonne sous les doigts habiles d'une jeune esclave aussi belle que Vénus.

Que m'importe, roi de Lydie,
Gygès, ta faveur, ton trésor ;
Non, vous n'avez rien que j'envie,
Rois assis sur vos trônes d'or.

Parfumer ma barbe ondoyante,
Des roses sentir la fraîcheur,
M'endormir au sein d'une amante,
Voilà mon souci, mon bonheur.

Mortel, du beau jour qui t'éclaire
Jouis,— le temps est incertain.
Et c'est toujours une chimère
De compter sur le lendemain.

Joue et bois, jouis de la vie
De peur qu'en te brisant le cœur,
La vieillesse ou la maladie
Ne te dise : Arrête buveur.

A cette image souriante succède une autre non moins attrayante, c'est la villa de Tibur, c'est le tendre Horace, l'ami d'Auguste, admirateur passionné de la beauté, pour lui la vie n'a d'autre but que l'amour et les douceurs de

l'ivresse, j'écoute la chanson anocréontique qui s'échappe de ses lèvres.

CHANSON ANACREONTIQUE.

Vois-tu comme le Soracte se dresse tout blanchi d'une neige épaisse ; comme les forêts fléchissent sous le poids des frimas, et comme les fleuves s'arrêtent enchaînés par les glaçons ?

Chasse le froid, cher Thaliarque, prodigue le bois dans ton foyer, que ton amphore, Sabine, nous verse un vin de quatre ans, et abandonne le reste aux dieux. C'est à eux d'apaiser les vents qui luttent sur la mer orageuse qui font plier la cîme des vieux ormes et des cyprès.

Ce que sera demain, que t'importe de le savoir ! Le jour que le sort te donne jouis-en comme d'un gain. Aujourd'hui, jeune et beau, ne méprise ni les danses ni les douces amours.

Voici la saison des exercices au champ de Mars et des promenades sous les portiques ; c'est l'heure convenue pour les rendez-vous et les chuchotements mystérieux du soir.

C'est maintenant qu'un rire charmant trahit la jeune fille dans le coin qui la cache, et qu'on peut dérober des gages d'amour à un bras qui fuit ou à une main doucement rebelle.

Aux derniers accords de cette ode bachique les yeux de la Chanson se voilèrent d'une brume légère.

Hélas, dit-elle, voilà les sombres siècles qui passent ; une atmosphère de sang et de larmes entoure la terre et pendant ces tristes moments la poussière du vieil empire qui s'écroule étouffe les sons de ma voix.

Une gorgée de ce nectar, et laissant de côté Ossian, les Eddas et les Niebelungen, je prends un vol léger vers la France, terre bénie où l'on chansonne toujours, où chaque évènement, fut-ce un désastre, enfante des couplets.

Je fus le premier bégaiement de la langue française quand elle débuta dans la vie.

A moi les fraîches couleurs, les riantes mélodies ! Comme chanson de geste je dis les aventures romanesques ou guerrières ; chanson bourgeoise, je conte la vie de famille, et mes arabesques fugitives peignent les scènes de la vie intérieure.

J'égaie les jours de fête, je console le peuple de ses malheurs. Je ris de tout, et quand je ris ce bon peuple oublie sa misère.

C'est en Touraine, sous le ciel pur du midi de la France que je pris un essor plus hardi, mais qui pourrait faire renaître cette fleur délicate de grâce et de beauté ! Ces chants éloquents dont les accents passionnés redisent les amours des troubadours !

Un autre sentiment anime souvent ma muse ; j'aime à rire, j'aime à me moquer des grands de la terre ; fille du peuple alors, frondeuse, légère, fine et spirituelle, j'attaque toute puissance, rien n'est sacré pour moi.

Cependant les Trouvères inventent la romance et je trouve dans Thibaut de Champagne et Charles d'Orléans des interprètes dignes d'élever des autels à ma gloire.

Puis Marot qui réunit en lui seul le pittoresque de Villon, la grâce de Charles d'Orléans, la verve de Jean de Meung et le bon sens d'Alain Chartier.

Sous la ligue apparaît une pléiade de chansonniers, puis le bon Henri IV, inspiré par la belle Gabrielle d'Estrées, écrit ces couplets charmants :

Viens Aurore,
Je t'implore :
Je suis gai quand je te vois.
La bergère,
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi.

Puis cette autre :

Charmante Gabrielle
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle,
A la suite de Mars,
Cruelle départie,
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Où sans amour !

Je n'ai pu dans la guerre
Qu'un royaume gaigner,
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner,
Moment digne d'envie
Heureux retour !
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Comment dépeindre la grâce avec laquelle le capricieux esprit de la Chanson roucoula les vers amoureux du roi galant ! A chaque nouveau chant il prenait une nouvelle physionomie, et tout en l'écoutant, j'avais sous les yeux les personnages eux-mêmes ainsi que le cadre où leurs voix avaient résonné.

A peine les dernières notes de la belle Gabrielle avaient-elles retenti, à la place du boudoir coquet de cette jolie femme, apparut un temple magnifique. Une mer de saphir s'étalait à ses pieds, une troupe de jeunes gens beaux comme Apollon, de jeunes filles couronnées de fleurs, monte en chantant les sentiers de la montagne qui conduisent au temple. J'ai reconnu Athènes et le Parthénon. Des accents vibrants célèbrent Harmodius et Aristogiton. Ecoutez-les :

Je cacherai mon glaive sous une branche de myrte comme Harmodius et Aristogiton lorsqu'ils tuèrent le tyran et affranchirent Athènes de l'esclavage.

Cher Harmodius, non tu n'es pas mort, tu habites les îles fortunées, demeure, nous dit-on, d'Achille aux pieds légers, et de Diomède, fils de Tydée.

Je cacherai mon glaive sous une branche de myrte, comme Harmodius et Aristogiton quand ils immolèrent le tyran Hipparque.

Cher Harmodius, heureux Aristogiton, votre gloire sera éternelle car vous avez tué le tyran et affranchi Athènes de l'esclavage.

Soudain les chants cessent, le décor change, une gorge sauvage et inculte entre des montagnes altières, a remplacé le riant Acropolis; des preux agenouillés aux pieds de l'évêque Turpin, se relèvent animés d'un courage pieux, ils vont mourir, et tandis qu'ils s'apprêtent à combattre, un chœur invisible chante dans les airs, la Chanson de Roland, cette Iliade de la Gaule.

J'ai reconnu Roncevaux, sombre vallon fatal à tant de héros français.

CHANSON DE ROLAND.

Où vont tous ces preux chevaliers, l'orgueil et l'espoir de la France.

C'est pour défendre nos foyers que leurs mains ont repris la lance,

Mais le plus brave, le plus fort, c'est Roland, ce foudre de guerre.

S'il combat, la faux de la Mort sent les coups de son cimeterre.

Soldats français, chantons Roland la fleur de la chevalerie,

Et répétons en combattant ces mots sacrés : Gloire et Patrie !

Mais j'entends le bruit de son cor qui résonne au loin dans la plaine.

Eh quoi ! Roland combat encor !
Il combat, ô, terreur soudaine !
J'ai vu tomber ce fier vainqueur,
Le sang a baigné son armure,
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit en montrant ses blessures :
Soldats français, etc....

La noble figure de Roland et de ses preux s'efface aussi, et mon fantôme semble un moment plus grave et comme transformé, mais les mâles accents de l'épopée conviennent peu à sa nature badine, et reprenant sa nature folâtre, il entonne un couplet de la Fronde :

Un vent de Fronde
A grondé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Bast! le voilà transformé en mousquetaire, puis autre écart... Je vois un cabaret fameux ou la fine fleur de l'esprit français est réuni. C'est le Caveau.

Béranger, le plus fameux des chansonniers français, est reçu par acclamation. Le voyez-vous caché derrière la porte, un verre de champagne à la main, tandis qu'on procède à son élection? Il en sort et dit ce couplet improvisé:

COUPLET DE BÉRANGER.

C'est presqu'un cercle académique,
M'avait dit maint esprit caustique.
Mais que vois-je? Les bons amis
Que rassemble un couvert bien mis,
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.

L'œil de la Chanson s'était allumé:

"Ah! dit-elle," où sont-ils mes joyeux convives? Béranger, mon favori, l'amant de Lisette, qui a su trouver des accents superbes dans le Vieux Soldat et le Cinq Mai; Collé, Panard, et tant d'autres, Désaugiers aussi, apôtres zélés de la gaieté et de l'ivresse.

Laissons le Caveau et ses hôtes, je n'en finirais pas si je te disais toutes les jolies chansons qui firent le bonheur de mes fidèles, réunis dans ce temple de la Folie.

Ecoute le plus grand génie de la France. Victor Hugo

va plier sa Muse à mes modestes accents, écoute les Chansons des Rues et des Bois :

JEANNE

Sais-tu, Jeanne, à quoi je rêve ?
C'est au mouvement d'oiseau
De ton pied blanc qui se lève,
Quand tu passes le ruisseau.

Et sais-tu ce qui me gêne ?
C'est qu'à travers l'horizon
Jeanne, une invisible chaîne
M'attire vers ta maison.

Et sais-tu ce qui m'ennuie ?
C'est l'air charmant et vainqueur
Jeanne, dont tu fais la pluie
Et le beau temps dans mon cœur.

Et sais tu ce qui m'occupe
Jeanne ? c'est que j'aime mieux
La moindre fleur de ta jupe
Que tous les astres des cieux.

Toute la ravissante mélodie des forêts et des clairs ruisseaux chantant sur leur lit de sable d'or, passa comme un éclair devant mon âme.

Un mode plus grave retentit, je vois au bord d'un sillon le Semeur, l'auguste vieillard dont le travail assidu fertilise nos champs.

LE SEMEUR.

C'est le moment crépusculaire ;
J'admire assis sur un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres de nuit baignées
Je contemple les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours,
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile de nos jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin ;
Rouvre sa main et recommence..
Et, je médite, obscur témoin.

Pendant que déployant ses voiles
L'ombre où se mêle une rumeur
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du Semeur.

Le vénérable vieillard disparaît, des voix argentines retentissent à mon oreille, et je contemple d'un œil attendri une troupe de ravissantes fillettes qui tournent éperdûment emportées par une ronde folle, tandis que la Chanson, sous les traits d'un grand-père leur adresse ces vers charmants :

LE GRAND-PÈRE.

Dansez les petites filles
Toutes en rond,
En vous voyant si gentilles
Les bois riront.

Dansez les petites filles
Toutes en rond,
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dansez les petites fées,
Toutes en rond,
Dansez de bleuets coiffées
L'aurore au front.

Dansez les petites femmes
Toutes en rond,
Les Messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

La fine tête de la Chanson semblait courbée sous le poids d'une pensée trop lourde pour sa frêle nature.

Il faut que j'accorde mon luth à un mode nouveau avant de te dire adieu, et celui dont les accents seront pour moi le chant du cygne, celui-là dort au Père Lachaise, et l'arbre cher à son cœur étend sur sa tombe ses souples rameaux. Les lignes vaporeuses qui dessinaient les formes de la Chanson s'effacèrent peu à peu et tandis qu'elles se fondaient avec les premières lueurs de l'aube, elle soupira la Chanson de Fortunio :

Si vous voulez que je vous dise
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire,
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Du mal qu'une amour ignorée,
Nous fait souffrir
J'en porte l'âme déchirée,
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer.

Aux derniers mots mon aimable visiteuse disparut comme un songe, sans doute qu'elle aura été consoler quelque humble grisette, quelque pauvre abandonnée qui oubliera en fredonnant un refrain de sa jeunesse, les peines et les soucis de l'heure présente.

Adieu, douc, Chanson mon amie, tu peux partir, mais j'espère bien que tu reviendras longtemps et souvent, parmi nous, tes fidèles.

Mme Aimée Beugnot.

L'ÉDUCATION DU LION.

Enfin le roi Lion venait d'avoir un fils !
Partout dans ses Etats on se livrait en proie
Aux transports éclatants d'une bruyante joie :
Les rois heureux ont tant d'amis !
Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que longtemps on y pense.
Le monarque indécis assemble son conseil :
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : " Sire," dit-il, " les rois
N'ont de grandeur que par la guerre ;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes de ses bois.
Votre fils saura tout s'il sait être invincible."
L'ours fut de cet avis : il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours le renard s'explique,

Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois ;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin, le chien parle à son tour :
" Sire," dit-il, " je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret ;
L'art de tromper ne me plait guère :
Je connais un plus beau secret
Pour rendre heureux l'Etat, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer
Dans une dépendance entière ;
Ce secret,. . . . c'est de les aimer.
Voilà pour bien régner la science suprême ;
Et si vous désirez la voir en votre fils,
Sire, montrez-la lui vous-même."
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien : " Ami, je te confie
Le bonheur de l'Etat, et celui de ma vie.
Prends mon fils, sois son maître, et loin de tout flatteur
S'il se peut, va former son cœur."
Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné ; de province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère,
Partout le faible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire,

Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère :
" Mon père," disait-il, " de pareils attentats
Sont-ils connus du roi?"–" Comment pourraient-ils l'être,"
Disait le chien : " les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas."
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent : car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit avec l'âge
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage ?
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion ;
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance :
Le lionceau plus prompt s'élance ;
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur qu'il court à son ami :
" Oh ! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie !
Mais quel est mon étonnement !
Sais-tu que l'amitié dans cette heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie ? "
" Vous l'êtes," mon cher fils, " oui, vous êtes mon roi,"
Dit le chien tout baigné de larmes.
" Le voilà donc venu ce moment plein de charmes
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous dois,
Je peux vous dévoiler un important mystère !
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.

Cher prince, malgré moi, cependant je gémis
Je pleure, pardonnez: tout l'Etat trouve un père,
Et moi je vais perdre mon fils."

FLORIAN.

Quelques Observations sur la Fable qui précède.

" *Enfin* le roi lion venait d'avoir un fils."

Ce mot *enfin* au commencement de ce vers me semble bien placé. Il exprime l'impatience, le désir, l'anxiété d'une peuple qui attend l'héritier de la couronne.

" *Partout dans ses Etats* " exprime la monarchie dans toute son étendue ; — on dirait que ce royaume occupe toute la terre.

" *A une bruyante joie* " nous représente le peuple enthousiasmé, affolé de joie, tout le monde s'accostant sans se connaître, se tutoyant, s'embrassant pour celébrer la venue de ce petit héritier, de cette planche de salut de la dynastie.

" *Les rois heureux ont tant d'amis* "!

Cette phrase exclamative est vraie dans tous les temps. Elle est philosophique et profonde, et me semble s'appliquer à tous les rangs de la société.

" *Son enfant bien-aimé* " fait sentir l'amour du père, et l'anxiété du monarque pour l'éducation du prince.

" *Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.*"

Le roi est confiant, mais nous voyons d'avance cette *conscience* des conseillers : un tas de rusés (sans compter le renard) où chacun veut se faire valoir.

Cette *conscience* des ambitieux et des intéressés est amusante....

" *Que le roi soit l'effroi de la terre,*" ressemble bien au tigre, n'est-ce pas ? Il veut qu'on sache qu'il est tigre, et donne à entendre que sa politique est la seule admissible : il veut, et voudra toujours que la force prime le droit.

L'ours fut de cet avis, pourtant qu'il fallait un guerrier prudent.. Ce *pourtant* indique bien l'égoïsme qui règne dans tout le conseil. Chacun est tenté de dire : *pourtant.* Qui le fait mieux sentir que le rusé renard qui préconise la politique comme étant le " sine quâ non " d'un bon gouvernement. Il est clair qu'il se propose ce renard, cet *ami* du corbeau. Il emploie toute sa ruse pour se faire élire mentor du jeune prince.

Nous n'avons vu jusqu'à présent que des gens intéressés, autrement dit, de fins politiciens dont chacun s'efforce à tirer la couverture de son côté.

" *De semblables conseils sont communs à la cour.*"

" Veritas veritatum.".......

" *Enfin, le chien parle à son tour.*"

Ecoutez la modestie, cette sœur de la vérité et son doux emblême : " *je sais qu'il faut faire la guerre.*" Il avoue, malgré lui, ce mauvais penchant de l'homme, ce besoin de se battre, de se nuire, surtout lorsque l'ambition, cette sombre étoile de " l'homme de Waterloo," cette lugubre clarté qui ne s'éteint qu'au fond de l'abîme, nous pousse à la gloire ou bien hélas ! vers le néant.

C'est une nécessité, paraît-il, c'est une fatalité, mais voyez comme il excuse le " *bon roi,*" ce bon chien, lorsqu'il dit " *qu'il ne faut faire la guerre qu'à regret.*"

Mais aussi, comme il les écrase tous par cette seule phrase pleine de sarcasme et de mépris : *L'art de tromper ne me plait guère.*"

Le lion s'attend à un conseil d'amis.... hélas! quels amis! L'attention générale est acquise au chien, pourtant, malgré la dent de l'envie qui grince autour de lui, car ils appréhendent déjà, tous ces charlatans, cette logique claire, bonne et douce qui va se faire entendre et qui les réduit au silence : " *Ce secret c'est de les aimer.*"—

" *Montrez-la lui vous-même*" semble contenir une petite flatterie, mais non. Cela ressemble plutôt à une politesse, à une courtoisie qui vient d'un ami plutôt que d'un courtisan, d'un intrigant. Il n'y a là aucune prétention, il n'y a qu'une amabilité sur le ton le plus naturel, c'est un compliment, quoi....

On ne s'étonne pas de voir " *tout le conseil rester muet à cet avis.*" On ne s'étonne pas non plus de voir le lion courir au chien, car la vérité éclate tout à coup.... on la voit, on l'entend qui parle, — elle est sublime... et le sera toujours.

Le roi met donc toute sa confiance dans ce conseiller qui devient son ami, et tourne le dos aux flatteurs, en disant à cet ami : " *va former son cœur.*"

Voyez maintenant cette supercherie, presque enfantine, et qui est mise en usage parmi les honnêtes gens... "*point lionceau mais rien qu'un pauvre chien*" *dont il est le Mentor.*

Le chien lui fait voir " *les abus du pouvoir,*" et les injustices qui en découlent : " *le bœuf travaillant sans salaire, et* " *le singe récompensé,*" le singe...... l'allusion me semble claire ; et, " honni soit qui mal y pense."—

On ne s'étonne guère, n'est ce pas, de voir le lionceau "*frémir de colère,*" surtout lorsqu'il apprend que " *les grands,*" les tyrans du peuple "*approchent seuls du maître,*" et que " *les mangés ne parlent pas.*"

Il ignorait qu'il fût lion" : prudence du chien, sagesse du Mentor, pour mieux instruire " *son pupille.*"

Dans le combat du "lion-chien" avec le tigre, où l'instinct fait grandir la bête, où la nature apparait et agit, nous ne pouvons qu'admirer le talent du poète qui présente à nos yeux, de la manière la plus saisissante, le lion qui " *s'élance,*" " *hérisse ses crins,*" " *rugit de fureur,*" et " *déchire de ses griffes.*" Tout cela nous rappelle bien " *la force et la furie*" du lion, tout cela avec une élégance et une rapidité remarquables.

Il est terriblement vainqueur ce jeune lionceau ! Il s'émeut, il s'étonne bien davantage, lorsque le chien, son père, lui dévoile " *l'important mystère.*"

" *Mes travaux sont finis.*" La belle œuvre est accomplie ! Nous y admirons le dévouement d'un fidèle serviteur, du soldat qui a combattu pour sauver la patrie, du ministre de Dieu qui, à sa dernière heure, rend son âme au ciel, du chien fidèle qui s'est dévoué pour le service de son maître.

" *Tout baigné de larmes.*" Les larmes de ce chien retombent sur la tête du lionceau, comme une rosée bienfaisante, qui fera germer du lionceau, le lion, comme croît le chêne à côté du roseau.

" *Et moi, je vais perdre mon fils.*" Non, tu ne le perdras pas, mon pauvre Fido, car s'il est des arrogants, des intrigants, des injustes, il est aussi des sages.

Il y eut des Dracons, mais aussi des Aristides.

JULES CHOPPIN.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude ;
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort.. et puis devine !
Il ne devinait point ; — c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune Léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. " Continuez vos jeux,"
Leur dit le Léopard, " je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne ;
Et je viens même ici, comme particulier
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie."
— " Ah ! monseigneur, quelle bonté !
Quoi ! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous ? " — " Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tout les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie."
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ; —
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.

Le singe cette fois devina qui frappait ; ....
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte
En se disant entre leurs dents :
" Ne jouons point avec les grands....
Le plus doux a souvent des griffes à la patte."

Adaptation en Patois créole de la Fable précédente.

Ain jour ain bande macacs tapé joué en bas n'abe
Là-bas dans bois, ensembe. Yé tapé ri comme djabe,
Et, ça yé tapé joué, c'était.... plié yé dos,
Et tchombo yé la tête dans jambe ain vié macac
Qui semblé ain vié mam qui té fait yé dodo
Pendant qué yé la main té plate en haut yé dos.
Et, dans yé ti la main, chacaine té donné ain clac,
Et récuilé, roulé par terre comme moun qui chac.
Et tous mac acs lé yé en ba nabe parti ri
Yé tapé joué, dansé, sauté, poussé des cris,
Quand tout d'ain coup, ma chère, yé oir ain léopard
Avec so gros la djole. Yé tous té per.... dardard,
Li vancé côté yé, et li dit yé : " pas per,
" Pas per, pitits macacs.. ga! mo pas en colère;
Mo sorti réveiller, et mo tendé di bris,
Et mo vini pou jouer avec ouzautes, pitits.
A là moin, anon jouer. " Baissez, macac ".... et pim!
Bête la fou li ain clac.. (esquisez mo la rime).
Di sang parti couler...... yé tous fait semblant ri,
Mais li, li ri bon tchor. Yé tous parti couri
Dans tous façons chimins, dans bois, pasqué yé té conain
Qui moun qui té cognain.

MORALE.

" Coutez moin, mo zamis, pas jouez avec "big-bock,"
Pasqué ya griffé toi et porté toi bad lock.
Yé va donne toi di sic, et pi yé va bo toi,
Mais panga yé la djole; ya mordé toi, quéquefois."

JULES CHOPPIN.

PROGRAMME.

Concours de 1900.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

LE THÉATRE DE MOLIÈRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

BUS. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.